

La formation des paysages agroforestiers au Burkina Faso

par Joseph Ki-Zerbo

Je sais que je peux compter sur votre indulgence: en effet, beaucoup d'entre vous connaissent mes multiples occupations et préoccupations dont certaines étaient imprévues et imprévisibles, ce qui fait que je suis presque réduit à une réflexion à haute voix sur le thème «Formation des paysages agroforestiers au Burkina Faso».

Je suis d'autant plus insatisfait que je comparais devant une assemblée d'orfèvres en la matière (l'agroforesterie) avec des spécialités plus pointues les unes que les autres. Je viens donc surtout pour dialoguer, pour échanger, pour apprendre.

Dans ce cadre-là, même le profane peut être utile. Je crois d'ailleurs que c'est à ce titre que j'ai été invité. Le regard candide parce que neuf et provocateur a une grande vertu pédagogique. Comme le conte d'Andersen où «l'enfant fut seul à pouvoir déclarer que le roi était nu».

Il y a une nécessité de dé-spécialiser, de dé-cloisonner les problèmes, pas seulement au niveau des paysans... et pas seulement pour en savoir plus, mais aussi pour reposer les problèmes autrement, plus correctement. De même que la guerre, a-t-on dit, est trop sérieuse pour être laissée aux seuls militaires, de même pour l'agroforesterie.

A quel titre donc je parle ? A partir d'où ? C'est en tant que citoyen du Burkina Faso, de l'Afrique et du Monde, dont l'un des droits majeurs est le milieu de vie, les sources et ressources de vie.

Par ailleurs, je suis un passionné de la nature, d'aucuns diraient un animiste sur les bords, comme tout Négro-Africain. Vous avez remarqué que dans les textes négro-africains traditionnels il n'y a pratiquement pas de courant romantique au sens européen du XIX^e siècle, mais il y a néanmoins des moments de contemplation, de communion, par le lyrisme et le mythe.

Dans *Compagnons du soleil* que j'ai publié récemment (La Découverte et UNESCO), et qui est une anthologie des grands textes émanant des grandes régions géoculturelles sur la relation de l'être humain à la nature, l'arbre tient une place de choix, en tant que médium vital entre l'homme et le soleil, ne serait-ce que par l'assimilation chlorophyllienne. Fiais aussi par les voies du symbolisme le plus profond, comme le montrent les textes védiques, la Bible, avec dans la Genèse l'arbre de la science du Bien et du Mal. De même, dans les mythes scandinaves, un arbre traverse l'Histoire depuis l'aube des temps humains jusqu'à l'accomplissement final. Pline le Jeune quant à lui est tellement précis dans ses conseils d'aménagement des terres qu'il aurait pu être consultant du PNGT !

Par ailleurs, un autre titre que j'ai pour intervenir devant vous est peut-être mon âge; car j'ai «beaucoup bu» et donc «beaucoup vu». J'ai vu évoluer et muer et muter les paysages de ce pays, leur formation ou plutôt leur déformation. Enfin, vous savez que je suis historien et homme politique, or ces deux spécimens ont la propriété de se mêler un peu de tout.

Voilà bien des prétextes pour accepter (peut-être légèrement) d'apporter mon grain de sel, qui, je l'espère, ne sera pas trop fade.

Voici l'argumentaire succinct de mes propos.

Regard personnel de plus d'un demi-siècle sur nos paysages

J'allais presque dire «Il était une fois...» pour vous parler du royaume de mon enfance.

Dans ma préface de l'autobiographie du Dr Kélégué Mariko, mon regard est encore ébloui par les paysages de mon enfance. Peut-être parce que, comme disent les Latins, «le vieux est plein de louanges pour le temps passé, *senex laudator temporis acti*».

Or, ce n'était pas le paradis. Il y avait des années de sécheresse, des famines, des épidémies (j'ai survécu à la variole). Mais j'ai eu la chance d'avoir ces parents qui étaient tous les deux des travailleurs acharnés alors que nous ne manquions de rien (peut-être pour cela !).

Mon père, Alfred Diban, était passionné d'agriculture et de foresterie. Il avait trois champs (en plus de ses nombreuses autres occupations), l'un près d'un étang au nord-ouest du village de Toma, l'un sur une colline pierreuse latéritique à l'est, et le plus vaste plus loin à l'est dans la brousse.

Je retiens le premier champ - je devrais dire la première exploitation - comme un modèle du genre, bien déchu depuis. Il est vrai que la pluviométrie d'alors s'y prêtait. Plusieurs étangs bordaient le village à l'ouest et au nord-ouest. Encore fallait-il en tirer parti !

J'ai travaillé souvent avec d'autres aux côtés de mon père dans cet espace extraordinaire en pente douce dont le centre portait un verger touffu de manguiers, goyaviers, citronniers, papayers, mêlés de fruitiers divers et de bien d'autres essences. S'y ajoutaient une pépinière et un potager.

Plus haut vers l'ouest, sur les sols moins humides, c'était un champ de céréales, mil, sorgho, fonio (aujourd'hui disparu), sans compter les haricots.

Plus bas, vers l'étang, étaient les tubercules et le riz. Polyculture remarquable et à haut rendement avec un équipement assez rudimentaire, mais un effort de bonification par le fumier venant du parc de notre gros bétail confié à une famille peule. L'étang contenait des poissons, et mon père était passé maître pour capturer les silures dans la vase.

Cette pièce d'eau était hantée aussi par des grenouilles géantes, des sarcelles, des canards armés qui décollaient dans un vol lourd et puissant. Et comme mon père était chasseur aussi, le gibier ne manquait pas. Mais surtout il pratiquait la greffe des arbres et la plantation des arbres autochtones de la brousse ambiante, qu'ils soient fruitiers ou non, ce qui intriguait fort les autres paysans, mais donne aujourd'hui des fruits pour ses arrière-petits-enfants, en karité et en néré.

Deux citernes fonctionnaient pour l'eau potable et certains arrosages.

La pépinière était particulièrement choyée. Mon père portait les petits arbres avec une sorte de tendresse, comme des êtres vivants...

Ma mère Thérèse, quant à elle, avait deux jardins potagers, sans compter un champ d'arachide; l'un des jardins était situé dans notre cour et l'autre derrière la maison. Ils étaient soigneusement clôturés avec des tiges de mil tressé. La nappe phréatique était alors très proche avec le niveau d'eau dans notre puits, à environ 7 ou 8 mètres au maximum, et débordant parfois pendant la saison des pluies. Il s'agissait là aussi d'une polyculture hautement intensive, le sol étant enrichi de toutes sortes de détritiques ménagers, un compost. Maïs, tabac, légumes divers, aubergines (bassanés, ngoyo, coumba), gombo, piments, tomates, quelques rares arbres (jeune baobab, manguiers).

Je pénétrais toujours avec émerveillement dans cet espace, où je déshermais parfois, comme dans un univers de fraîcheur, de verdure, d'humidité et, bien entendu, de bonnes choses à manger.

D'autres expériences me reviennent à l'esprit.

De 5 à 11 ans, je suis allé à l'école primaire, mais j'ai aussi, selon la saison, gardé les chèvres, les moutons et les ânes, avec d'autres enfants des familles proches et associées. Cela nous confrontait et nous familiarisait avec la brousse jusqu'à dix kilomètres. Les arbres et autres plantes figuraient dans un corpus de savoirs traditionnels transférés durant les longues heures de convivialité et d'échanges parfois rudes. Fruits, produits thérapeutiques ou artisanaux, etc. Après ou avec le lait maternel, c'est la brousse mère qui fournissait les décoctions pour les tisanes ou les lavements.

Au retour de la brousse, on stationnait près des marigots pour abreuver une dernière fois les bêtes et aussi sous les parcs de balanzan («sian yi») (*Faidherbia albida*) dont les vertus fertilisantes sont bien connues; c'est là que, durant le temps colonial, on établissait les champs de coton imposés par le pouvoir. C'étaient les «champs du commandant» ou encore «champs de la force». Je vois encore la voracité avec laquelle nos bêtes dégustaient les feuilles et les fruits du balanzan.

Plus tard, douze ans après, moniteur d'enseignement à Toussiana, je me suis taillé un champ dans la bonne terre rouge du pays toussian, où je maniais avec dextérité la large et puissante daba locale, en essayant de rééditer le modèle paternel de la polyculture, associant aux arbres en place les plantations.

Vingt-cinq ans après, nous sommes en 1973-1974, c'était la grande sécheresse. Au volant de ma voiture, je décidai d'aller avec quelques amis voir ce qui se passait au Sahel et marquer notre solidarité. Ce fut un face à face avec la ruée du désert. Scénario d'apocalypse que rappelait le texte fameux de l'épopée sanscrite du Mahabharata: *L'incendie de la forêt*. Nous

pûmes constater que toute vie est liée à deux éléments fondamentaux: l'eau qui est présente dès les origines («L'esprit de Dieu planait sur les eaux»), et l'air. Mais ils sont fragiles. Les végétaux et les animaux sont branchés sur eux; dès qu'ils sont déconnectés, ils sont comme des poissons jetés sur la berge.

En 1973-1974, le Sahel était un front pionnier à l'interface de la vie et de la mort.

En tant qu'historien ayant traité du Sahara (*Histoire générale de l'Afrique*, vol. 1), j'ai pu expérimenter la vertigineuse accélération, et en grandeur nature, du phénomène de la saharisation.

Je me rappelle encore notre arrivée à Falagunté, longeant le cimetière où l'on était en train de creuser des tombes pour des gens décimés par le choléra. Peu après, on nous offrait l'eau de l'hospitalité... qui pouvait être aussi l'eau du choléra...

Aujourd'hui, bien des choses ont changé: l'écosystème, la biosphère, l'homme lui-même. L'agriculture s'est simplifiée par l'abandon de nombreuses plantes et l'introduction de quelques autres, surtout comme cultures de rente dont les valeurs sont souvent soumises à la danse macabre des cours des matières premières; mais elles permettent de gagner quelques précieuses devises et d'arriver sur le marché en tant que demandeur solvable (maigrement solvable) ou de payer les dettes aux pays riches. Les engrais chimiques interviennent pour augmenter les rendements, mais avec à la longue un processus de rendements décroissants. De même les produits phytosanitaires qui liquident indifféremment les mauvais et les bons insectes comme les abeilles.

Mais, surtout, ce sont les hommes qui ont changé: en quantité, en nombre, mais aussi en qualité et en comportement.

On vole nuitamment le mil récolté et stocké à même le champ; et même certains spécialistes vont récolter en grand le mil qu'ils n'ont pas semé !

Des campagnes de reforestation, selon des formes variées, sont lancées par les Etats, les communautés de base, et une multitude d'ONG avec des fortunes diverses. Bref, les paysages bougent, ils évoluent, ils mutent.

Formation et transformation des paysages

Un tel processus doit être appréhendé nécessairement de façon systématique et holistique comme un ensemble dynamique et très complexe. Dans le mot formation, il y a un certain contenu volontariste qui pourrait donner à croire que la nature est dans les mains de l'homme comme l'argile entre les doigts du potier.

Or, il s'agit d'un changement, d'un mouvement itératif et dialectique. L'homme harmonise, mais il peut aussi déshumaniser en dénaturant. De même, les forêts peuvent répondre pour ainsi dire aux impulsions humaines ou inhumaines de manière à accroître la désharmonisation.

On pourrait sérier en trois groupes les facteurs qui opèrent dans ce scénario grandiose.

Le bloc sous-jacent: physique et écologique, socle des fondations, il comporte les éléments climatiques, pédologiques, technologiques.

Le bloc médian: socio-politique, juridique et en particulier foncier, démographique, spécialement le volet densité et migration, les apports de production, l'habitation selon la nature des nationaux ou le caractère groupé ou dispersé, la pharmacopée et la médecine.

Le bloc idéologique et culturel: avec la formation au sens large et la sphère du pouvoir, des idées et des valeurs. La religion par exemple est un grand artisan des paysages.

Tous ces acteurs du paysage ne marchent pas en escadrons séparés mais en interaction dynamique et permanente et se succèdent dans le rôle de moteur et d'entraînement, les uns par rapport aux autres. En effet, chacun d'entre eux est toujours devancé en amont par un ou plusieurs «déclencheurs»; ils se déploient en compagnie de facteurs adjuvants et ils débouchent en aval sur d'autres facteurs qui constituent eux-mêmes un démarreur pour d'autres processus.

Prenons quelques exemples pour illustrer notre propos.

Tradition ou modernité?

A lire les ouvrages qui traitent de l'agroforesterie en Afrique, on a le sentiment que ce vieux débat qui est largement un faux débat continue toujours. Toute société désire persévérer dans son être. «Le lion, écrit Paul Valéry, est fait de moutons assimilés». Le moderne vient toujours de quelque part. On oublie que la modernité européenne, au moment même où elle rompt avec certains faits essentiels du Moyen Age, renonçait à certains autres de la tradition antique. On oublie que l'Histoire, ce n'est pas le passé seulement, ou le présent seulement: «L'Histoire, selon Fernand Braudel, c'est l'homme dans le temps». La notion d'endogène vivant que nous avons dégagée dans *La natte des autres* rend bien compte de ce mixte dynamique, de cette modernité qui est la tradition active. Les gens circulent bien, échangent s'ils en sont convaincus mais à partir de ce qu'ils ont et de ce qu'ils sont. Nous avons constaté dans la région de Saponé que les forêts villageoises préservées sur la base de la tradition africaine étaient mieux sauvegardées que les forêts domaniales couvertes par une autorité anonyme non perçue et non assumée, parce que n'affleurant pas à la conscience des gens. Mais cela n'empêche pas que dans d'autres forêts villageoises les gens opteront pour des espèces nouvelles comme l'eucalyptus en tant que bois d'œuvre ou bois de feu. Par contre, d'autres encore préféreront des essences traditionnellement utilisées pour l'alimentation ou la pharmacopée. De même, les pépinières communautaires préférées aux pépinières d'Etat font sans doute place de plus en plus à des pépinières individuelles au fur et à mesure que l'individualisme générateur d'atomisation sociale l'emportera sur les comportements collectifs actuels. Il n'y a pas quelque part un patrimoine figé et statique comme un lingot d'or qui ne varie point mais un champ de forces qui fluctue et varie au gré des équilibres internes et des pressions externes. L'essentiel est que les gens eux-mêmes en soient les maîtres d'œuvre. Et si la tendance à la décision décentralisée à la base qui se fait jour l'emporte, l'évolution des paysages traduira mieux la biodiversité que les décrets à caractère jacobin (qui ont tendance à transférer les systèmes gordiens dans le secteur de l'agroforesterie) tendent à oblitérer.

Feux de brousse

Dans la question des feux de brousse, on perçoit la même ambiguïté. Il s'agit d'un des facteurs les plus puissants de modelage des paysages dans le sens de la déforestation ou dans le sens de la gestion équilibrée du patrimoine forestier et pastoral selon les cas. Le fait de lutter à tout prix contre le feu de brousse sans discrimination, avec le risque évident d'attiser les feux ravageurs et incontrôlés de saison sèche, empêche de considérer certains feux précoces comme un outil efficace de contrôle de l'écosystème avec une incidence positive et polyvalente aux plans agroforestier, pastoral, agricole, cynégétique et sécuritaire (Odile Chérel, A. Roch Coupaure et Marcel Poussi, *Les feux de brousse en Afrique de l'Ouest*, Ouagadougou, Banque mondiale, 1992). Il faudrait d'ailleurs ajouter la dimension rituelle de beaucoup de feux qui se situaient à des périodes et dans des lieux tels que les impacts négatifs de ces feux étaient réduits au minimum grâce à des tabous et des sanctions traditionnelles appropriées. Par exemple, les forêts sacrées ou la coupe et *a fortiori* le feu étaient absolument tabous.

Vue diachronique

Si nous prenons maintenant une vue diachronique du film de la transformation des paysages au Burkina Faso, il apparaîtra que ce que Henri Lefebvre appelle «la production de l'espace» est mis en œuvre conformément au profil dynamique de chaque société. Dans ce cadre-là, la démographie, dans tous ses compartiments, joue un rôle clé, en particulier par la charge anthropique qu'elle instaure, mais aussi par sa distribution spatiale, singulièrement à la faveur des migrations. Tous les phénomènes migratoires majeurs, surtout depuis la traite des Noirs, sont lisibles sur la carte agroforestière ou pourraient l'être si nous avions une connaissance plus précise et rigoureuse de ces mouvements. Mais, au cours d'une vie d'homme, on peut constater les changements intervenus dans l'ouest et le sud du pays avec les flux migratoires, par exemple le long de la vallée du Mouhoun sur la route menant de Diétougou à Nouna. Le migrant par habitude ne gère pas «en bon père de famille»; il peut même casser, déchirer les branches pour cueillir les fruits; il est prêt à poursuivre sa route pour s'installer ailleurs. Mais

le fait que le front pionnier des migrations, sauf exceptions, se stabilise de plus en plus devrait apporter un correctif automatique aux tendances antérieures; sédentarisés, les migrants auront d'autres réflexes. Par contre, les guerres anciennes et les épidémies récentes ou actuelles ont dû laisser un impact visible sur les paysages; comme ter dent à le prouver certains vestiges archéologiques et les ruines de villages abandonnés dans certaines régions qui ont souffert soit de razzias esclavagistes, soit de pathologies comme la maladie du sommeil ou l'onchocercose. Des clans entiers peuvent désertier leur village après une série de décès répétés et inexplicables tendant à inspirer l'idée que l'endroit est maudit. L'espace en question peut ainsi retourner à la brousse, même si et parce que la densité de la végétation risque de s'y accroître. De même, les guerres récentes, si courtes soient-elles, ont dû avoir un impact sur la flore et la faune des régions théâtres des opérations. Par ailleurs, le paysage peut refléter une division de l'espace qui traduit un rapport des forces historiques ancien ou prolongé: par exemple avec les «no man's land» qu'on perçoit ici ou là, par exemple entre le pays samo du nord et le Yatenga, ou encore entre le pays mossi de Tougouri et le pays peul du Liptako, celui de Pinsa et le Djelgodji (Soum). Parce que le paysage est une trace et comme une cicatrice historique, il peut constituer un indicateur, un marqueur des glissements et des convulsions humaines du passé, et, dans les différents faciès d'un même paysage, on peut tenter de lire la ligne d'évolution générale de la région sans pour autant pouvoir la baliser chronologiquement avec exactitude. On pourrait presque déclarer: «Dis-moi qui tu es, et je ce dirai quel paysage tu produis», et réciproquement. A chaque peuple, plus ou moins, ses cultures et son rapport avec les différents arbres: par exemple, en langue samo, le maïs est nommé *Mosse-wé*, le mil des Mossi.

Certes, les essences principales sont plus ou moins les mêmes selon les zones en latitude, mais la mise en valeur et en exergue de telle ou telle espèce est perceptible.

D'ailleurs, le rôle du terroir ne peut pas être réduit ici en Afrique à un terrain de jeu ou à un champ clos où l'être humain engage un duel avec la nature. Le terroir est encore, plus ou moins, un médium entre l'être humain et un au-delà qui peuple la brousse. L'humanisation du terroir prend donc un sens encore plus profond que dans le cas du simple face à face de l'homme sujet avec une nature objet. Une connaissance plus fine encore et plus ancienne des choix des peuples en matière de priorités et d'arbres fruitiers permettrait d'établir une histoire des paysages sur la longue durée, une :< histoire lourde», selon l'expression de Braudel. Par exemple, de nombreux vergers de manguiers en pays gourounsi et samo aujourd'hui datent sans doute de l'introduction de cet arbre par des Européens missionnaires ou autres. De même, les alignements remarquables de caillécédrats qui jalonnent les routes et rappellent les peupliers des routes de France, ou les bosquets qui coiffent les hauteurs abritant les vieux postes administratifs à caractère militaire, tout cela évoque irrésistiblement la période coloniale et le travail forcé. Le paysage ivoirien par contre a dû subir des empreintes, par exemple le prélèvement massif de telle ou telle essence même si ledit peuplement n'est pas dense et homogène.

Les essences, stratégiques à plusieurs égards, qui marquent les paysages burkinabé, du moins en dehors du Sahel, ce sont le néré, le karité, *Faidberbia albida*, le kapokier voagha, l'arbre à raisin, le prunier, le kagha plein de vitamines et réputé soigner la méningite, etc. A noter que ces arbres dont l'utilisation est vaste et visible peuvent être parfois objectivement moins importants que d'autres plantes moins connues et usitées, en particulier dans la pharmacopée. Chez les Mossi, semble-t-il, le néré est l'arbre le plus protégé, plus même que le karité, à cause du soumbala qu'on en tire et qui est un condiment du chef (rares sont ceux qui en ont toute l'année). Il y a en plus la poudre de néré. Le néré fait l'objet d'une appropriation, on cite même le cas de personnes qui font de petits champs autour d'un néré pour s'assurer la propriété de l'arbre ou du moins l'usufruit. En revanche, la consommation sur place des fruits du karité est permise à condition d'y laisser les noix ou de les envoyer au propriétaire. Pour les Samo, celui qui dispose de l'usufruit est par définition prioritaire mais il n'a pas le monopole, surtout s'il a transmis ses droits d'usufruitier à un tiers, auquel cas des situations contentieuses et litigieuses peuvent se développer.

La non-transparence du régime foncier, qui demeure un maquis de ventes et de pratiques parallèles, divergentes, voire contradictoires, est un obstacle évident aux initiatives économiques en général et au développement de l'agroforesterie en particulier.

En gros, nous semble-t-il, le foncier évolue dans trois sillages disparates, trois voies et même trois modes de production: le droit coutumier, la législation libérale qui est de plus en plus favorisée par le PAS, et enfin les séquelles de l'épisode «révolutionnaire» avec ses visées ou relents étatistes. L'absence d'une doctrine ferme dans le domaine est certainement préjudiciable au déploiement des énergies des uns et des autres. Aucun des trois droits n'étant satisfaisant à lui seul, il faudrait une option associant les trois et les limitant l'un par l'autre en privilégiant peut-être l'un d'entre eux comme matrice ou épine dorsale de l'ensemble.

Dans le système africain, la valeur d'usage joue encore un rôle crucial, elle implique des relations personnalisées avec les êtres et les choses, dans la ligne du fameux poème Birago Diop *Les morts ne sont pas morts*. Et plus l'arbre est âgé, plus il traverse les générations en rendant des services par ses fruits utilisés pour les sauces, les aliments, les boissons, par les artisans, etc., plus il est vénéré, comme le sont les Anciens de la famille humaine. Il entre parfois dans la catégorie statutaire du «fétiche». On cite le cas d'un vieux figuier de village dont on avait couvert la base avec un grand tissu en guise de «caleçon» pour cacher sa nudité. La valeur d'usage implique des règles de partage, de don et de contre-don qui rejoignent presque la valeur d'échange mais dans le cadre du troc convivial, en excluant le médium de la monnaie, ce fameux «équivalent général» si efficace mais qui réifie si facilement les rapports humains (cf. le partage de l'huile de karité).

Chez les Bambara, dans le cadre de l'initiation du Ndomo, après les récoltes, on note:

- l'autel (en jujubier, «ndomo») de la classe du Ndomo qui est symbole de vie et de rajeunissement parce qu'il reprend rapidement sa verdure après la saison sèche;
- le baobab, qui est empire de l'homme sur les choses;
- le balanzan, *Faidherbia albida*, qui signifie l'origine de l'homme venu de Dieu, qui est doté d'un cycle végétatif inverse et qui, à ce titre, est la providence de la saison sèche où il porte ses feuilles. Sans compter sa propriété d'enrichir le sol en éléments minéraux et organiques. Il est donc particulièrement protégé par les populations. Le sultan de Zinder avait décrété que quiconque couperait un *Faidherbia albida* («gao» en haoussa) aurait lui aussi la tête tranchée (Georges Dufour, *Pour une pédagogie du milieu intégral...*, Bandari Buraun, 1987, p. 182).

Au total, les partisans et les artisans de l'agroforesterie ont à tenir compte d'une variété énorme, d'un arsenal de paramètres qui doivent guider leurs orientations, leurs décisions et leurs pratiques quotidiennes. Il ne s'agit pas seulement d'une affaire quantitative, encore moins purement financière ou monétaire, mais d'un faisceau de facteurs, de motivations, etc., même de raisons d'être. La résultante de tout cela signale-t-elle une dynamique stationnaire ascendante ou descendante ? Le bilan est relatif aux références à partir desquelles on fait l'estimation. Mais, *grosso modo*, il semble qu'en termes quantitatifs (mètres cubes, stères, etc.) la tendance soit négative, vu l'essor démographique, la croissance énorme et anarchique des centres urbains et les limites étroites de la demande solvable pour des sources alternatives d'énergie comme le gaz. (Note: les périmètres urbains sont encerclés par des zones arasées en expansion. Cependant que les espaces verts sont vite accaparés pour être lotis au profit d'opérations immobilières.)

Mais, justement, au plan qualitatif, la dynamique semble globalement positive grâce à la prise de conscience de certaines autorités, surtout des cadres techniques et des premiers intéressés à la base. Là réside l'espoir.

Encore faut-il élaborer une philosophie pédagogique juste de l'agroforesterie.

Y a-t-il une voie royale?

Il faudrait d'abord, à partir de ce qu'on a, évaluer peu à peu ce qu'on est, en tant que personne et communauté au sein de l'écosystème. Dans ce cadre-là, l'arbre apparaîtra comme un allié privilégié et décisif de l'homme.

Par ailleurs, l'agroforesterie doit constituer en Afrique, encore plus qu'ailleurs, non pas un système purement technique et clos, mais un système intégré et intégral depuis les sols et les dispositifs anti-érosifs épousant les courbes de niveau, depuis les brise-vent et systèmes de

retenue d'eau jusqu'aux croyances et aux mythes, intégrant même les génies, si génies il y a, en passant par les organisations socio-politiques et les structures de la société civile, y compris celles de la communication traditionnelle, des arts, de la musique et de la danse. Cela, au plan horizontal. Tout le bloc agrisyvipastoral doit être aussi étroitement connecté de façon verticale avec les dispositifs d'amont et d'aval, la recherche en particulier, pédologique, mais aussi socio-économique, avec l'industrie, le commerce: (débouchés), l'idéologie économique et politique (cf. E. Ruellan). Bon nombre de projets démarrent avec l'idée préconçue, pré - cuisinée, des «problèmes» à traiter et à résoudre. Cette approche problématique peut être bonne en soi, mais en soi seulement.

Qui décide qu'il y a problème pour une, communauté villageoise de la Gnagna ou de Loroni dans le Sourou ? Au Centre d'études pour le développement africain (CEDA), nous projetons d'organiser un séminaire sur les enjeux, les conditions et les moyens de la recherche participative au niveau des paysans.

Souvent, d'ailleurs, le fond du problème n'est pas tant la perception même et le constat de son existence qui est souvent immédiatement; tangible, mais son origine; non pas ses effets et ses manifestations, mais ses causes. C'est la base de nos reproches contre le PAS, qui soigne les symptômes et non les causes.

Les grands malentendus viennent souvent de là, et c'est là l'espace et le moment des idéologies concurrentes et antagonistes. Ce qui est certain, c'est que depuis quelques décennies (un demi-siècle) la vie a fait retraite comme talonnée par des forces adverses, dont l'expansion de la vie humaine (menacée elle-même aussi !) constitue l'un des facteurs. Au moins tant que la pauvreté, c'est-à-dire l'absence de choix, transforme le gestionnaire potentiel des ressources humaines en prédateur.

D'un autre côté, les classes aisées de la société prélèvent aussi relativement plus sur le patrimoine, par exemple quand les détenteurs d'armes à feu perfectionnées décimèrent en quelques décennies les réserves de faune du pays; on sait que la flore et la faune sont interdépendantes dans le cas d'une symbiose très stricte (cf. les plantes dans la forêt du Banco).

Naguère, la vie dite sauvage proliférait au point d'être hostile; mais sa raréfaction pose peut-être un problème plus grave encore. La diffusion des foyers améliorés, qui vise à limiter ces dégâts, se fait à un rythme lent. Par ailleurs, ce programme qui touche de si près "agroforesterie est l'illustration éclatante de l'impératif d'une approche intégrée puisque la dimension technologique, sociologique et marchande, par exemple, s'y donnent rendez-vous. A travers les problèmes de l'agroforesterie se lisent en filigrane les options pour tel ou tel projet de société: c'est ainsi que des migrants qui coupent les arbres pour vendre le bois entrent dans la logique de la valeur d'échange; alors que le thérapeute traditionnel avant de prélever des feuilles ou des écorces sur une plante se recueille et demande pardon à l'arbre d'avoir à le mutiler. Le bloc culturel et idéologique revêt donc une importance cruciale. Et partant la dimension éducative qui touche à la reproduction sociale mais aussi environnementale. Dans le projet de Nouvelle Ecole fondamentale (NEF) du Mali, il est prévu un enseignement modulaire pour assurer la liaison entre l'Ecole et la vie. L'un de ces modules (ou familles de thèmes et sous-thèmes d'activité) concerne les techniques, sciences et pratiques environnementales. Il en est de même dans plusieurs autres pays africains. Au Burkina Faso, l'école doit être un lieu privilégié non seulement pour les plantations et même pour le suivi des plantations, mais aussi pour introduire les enfants à toute une philosophie d'un «être au monde et dans le monde» où l'arbre est l'allié et le parent de l'homme. Personnellement, mon attachement aux arbres et à la forêt provient certainement d'une matrice originelle qui remonte au royaume d'enfance.

L'idée d'intégration est donc essentielle et doit être élevée au niveau d'un paradigme. En effet, nous l'avons souligné après bien d'autres, la désintégration est le mal le plus profond de l'Afrique. C'est ce que soulignent le thème et le titre d'un des romans les plus forts de la littérature négro-africaine, *Le monde s'effondre*, de Chinua Achebe. Si la désintégration est notre mal fondamental, le remède essentiel doit résider dans l'intégration, l'agrégation des éléments épars de notre condition et de notre statut collectif. En effet, dans les trois sphères ou blocs que j'évoquais tout à l'heure, le second principe méthodologique, c'est justement la

maïeutique éducationnelle pour amener l'œuf de la tendresse pour tous les vivants à l'éclosion. Pour cela, il faut sortir du carcan des appareils bureaucratiques bien qu'ils soient nécessaires, mais ils ne sont pas suffisants. «Les Gouvernements sont trop grands pour les petits projets et trop petits pour les grands problèmes», écrivait D. Bell en 1973.

Il faut se tourner vers la société riche et la connecter au développement humain intégré et intégral, à l'éco-développement.

Ce paradigme de la totalité s'appuie au départ non pas sur une logique de maximisation de la production, mais sur la logique d'autoréalisation et de protection de la nature; c'est aussi celle des agro-écologues du Brésil (cf. Alternativas, *Caderno de agroecologia; l'expérience, le système de Ernst Götsch*, p. 11-18) fondée sur l'association, la biodiversité autosoutenable érigée au niveau du paradigme, c'est-à-dire du modèle. Bref, il s'agit d'inventer une nouvelle civilisation après la parenthèse de quelques siècles (peu de chose pour l'Histoire humaine et encore moins pour l'Histoire naturelle), quatre siècles de duel désastreux entre l'homme et la nature. Il faut maintenant non point un armistice, mais une paix perpétuelle. Or, existe-t-il meilleur lieu pour négocier cette paix universelle que sous un arbre... l'arbre à palabres ?

Visite d'étude sur l'agroforesterie (CTA, 1994) Compte rendu

Burkina Faso, 14-25 novembre 1994

Editeur scientifique: Michel Baumer

Couverture: Recherche sur l'agroforesterie au Burkina Faso. Un chercheur du CIRAD/IRBET calcule la production fourragère de *Faidherbia albida*.

Photo R. Peltier Cirad - Forêt/ENGREF

Centre Technique de Coopération Agricole et Rurale (ACP-UE)

http://pmb.sicac.org/opac_css/doc_num.php?explnum_id=698